

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	3 (1970)
<b>Heft:</b>	3-4
<b>Artikel:</b>	Quelques lettres
<b>Autor:</b>	Chavannes, Fernand
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-871031">https://doi.org/10.5169/seals-871031</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Quelques lettres*



*Fernand Chavannes à C.-F. Ramuz*

Pully, 27 fév — [1904]

Mon cher ami,

Je suis sans nouvelles de vous, et c'est bien mon dam ; je ne vous ai jamais écrit dans vos Allemagnes, bien que ce fût souvent mon intention — Que devenez-vous ? Prenez garde de vous germaniser ; nous en avons assez comme ça, de germanisme, qui nous pèse sur le cerveau et le cœur... <sup>1</sup> Excusez moi ; il faut bien que je clame ma grande coulpe d'avoir prêché le haut allemand pendant cinq ans, — six ans, mon Dieu ! C'est l'ennemi, je le vois bien à présent ; et le bon ami de nos esprits et de nos consciences d'artistes, c'est l'art français — Non pas, vous entendez bien, leur renaissance et leur classiques, dont nous n'avons que faire, mais le XIII<sup>e</sup>, le XIV<sup>e</sup>, le XV<sup>e</sup> siècles français — Il y aurait beaucoup à dire là dessus ; j'ai fait de grandes découvertes... Nous causerons de cela un jour, point éloigné, j'espère — Je suis à Pully, dans mon vieux refuge, où m'a rejeté encore une fois le malaise, physique, et moral aussi un peu, que me cause Paris — Le cœur et l'estomac, l'estomac et le cœur, l'un débauchant l'autre — Et aussitôt rentré, je me restaure ; le pays opère — C'est un bain qui vous pénètre — Que n'aspire ton pas par tous les pores de substance qui se transmuer en idées et se forme en beauté — Et on prétend que la beauté n'a pas de caractère individuel et de lieu !.. Quand nous aura t-on débarrassés une bonne fois du classicisme et des classes et de tout cet attirail de perdition ?

Je songe à retourner l'ordre de ma vie, à faire à Paris les séjours que je faisais ici, à vivre ici le temps que je passais à Paris —

Et vous, n'oubliez pas, même pour peu de temps, le pays qui attend beaucoup de vous, du moins ceux qui espèrent pour lui et croient en lui — Samuel Cornut a fait sur les jeunes et sur vous en particulier un fort bel article que j'ai lu et porté à la Gazette depuis bien des semaines, plein d'admiration et de cette chaleur cordiale

que vous lui connaissez — La Gazette imbécile a trop de niaiseries pour le faire passer avant longtemps<sup>2</sup> — Le soleil brille ; qu'importe tout cela, pourvu qu'on sente monter en soi la sève qui vient de la profondeur du sol ; il y aura bien un jour des feuilles, des fleurs et des fruits... Bien cordialement et aff. à vous. Des nouvelles bientôt, je vous prie — votre F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Ramuz est alors à Weimar, précepteur des enfants du Comte Prozor.

<sup>2</sup> Il ne semble pas que l'article de Samuel Cornut ait paru.

Pully, 6 avril [1906]

Mon cher ami,

Je ne veux plus remettre de vous écrire... J'ai eu tant de travaux à faire, à préparer, à surveiller, qu'il m'a été impossible de trouver, — non la minute (on l'a toujours), mais la disposition d'esprit pour vous écrire — Et puis il y a le printemps...

A cette saison on ne fait plus ce qu'on veut — C'est déjà beaucoup si l'on ne fait pas ce qu'on ne voudrait pas !

Ma maison pousse — lentement ; mon jardin se plante de quelques maigres arbrisseaux isolés sur une surface blanche, poudreuse... Tout ça est très laid — L'argile dessechée par les bises blanchoie au soleil ; les tas de terre rejetée s'éternisent... Et pour tout ça, l'argent commence à tomber de mon escarcelle, et sonne dans les mains des maçons, des marchands de fer, des serruriers. — Je ne sais pas encore si ces travaux (on dirait Sésostris) me permettront d'aller à Paris — Pas avant la fin du mois en tous cas — Auberjonois m'offre son logis, ce qui me tente fortement — Je l'ai vu deux ou trois fois (Auberjonois), sans l'avoir vu encore comme il faut. Toutes mes soirées sont prises, ces temps... Littérature nulle, hélas ! J'avais commencé une petite comédie en vers ; je n'arrive pas à la finir. Vous, qui avez tout votre temps et qui avez Paris, comment travaillez vous ? Je deviens trop critique ; je n'ai plus le feu sacré ; j'en suis beaucoup plus malheureux que je n'ai l'air. Et c'est ainsi non seulement pour la littérature, mais pour tout — J'ai déclaré à Auberjonois que j'aurais besoin d'aimer une femme ! — Mais c'est alors que je ne ferais plus rien — Un jardin, on peut du moins le faire sans croire à grand'chose ; on s'occupe — Seulement ça coûte plus cher que la littérature, plus cher même que les femmes

(je ne dis pas qu'une femme) — Le lac est lisse et pesant comme un marbre, le soleil est blanc, et j'ai mal à la tête (ce qui vous explique l'incohérence de cette lettre).

Voyez vous toujours des nonnes par votre fenêtre ? le printemps monte t-il au nez de leur jardin ? vous monte t-il à la tête ? Dites moi que oui pour me faire plaisir. Adieu

votre

F — C —

Pully, 11 déc — [1906]

Mon cher ami,

Vous savez, n'est ce pas, que ce n'est pas indifférence si j'ai tant tardé à vous écrire — La vérité est que je n'ai pas eu *une* minute de loisir, de ce vrai loisir qu'il faut pour se rassembler, faire cesser en soi l'agitation et prendre une plume — J'ai profité tant que j'ai pu de ce bel automne qui s'attardait pour me faire plaisir, j'ai travaillé dans mon jardin, — beaucoup de ce travail « qui ne se connaît pas », et planté surtout jusqu'au dernier moment, si bien que j'ai fini cette plantation samedi après midi et que le lendemain la neige tombait dessus — La chance a favorisé tout cet établissement — J'en accepte dévotement le signe — Pendant ce temps j'abandonnais un peu la maison aux ouvriers confortables qui brico-laiient, et au zèle souvent amer de ma cuisinière — En sorte qu'il n'y a pas quinze jours que je suis entré dans ma salle à manger — J'ai placé mes meubles, et elle n'est pas trop mal à mon goût, cette salle, et malgré les déchets inévitables de l'exécution, à peu près telle que je la voulais, spacieuse, gaie, rustique, avec un petit air ancien — J'ai rangé mes livres et mes papiers, et maintenant voici l'hiver qui chasse l'activité qui se mêle d'agitation, et exige un plus vrai travail. Je vous confesse, hélas, qu'il m'effraie plus que l'autre, et me séduit davantage aussi — Je me retrouve à ma table à écrire — Il y a de la neige dans l'air ; Pully a l'air d'une ville qui sort des profondeurs encore couverte de vase, et on voit un paysan qui marche dans les prés qui ont été irrigués tout l'été et sont maintenant gelés — Il faut que l'esprit, au lieu d'être distract, se rassure à l'aspect de choses accoutumées, et il faudrait qu'une résolution

opposée à celle de la nature le ramenât à la saison de la fructification — C'est quelque chose de s'être créé un intérieur sympathique et une activité qui vous plaît ; mais il y a pour moi autre chose, la seule chose nécessaire —

Parlons de vous maintenant — Ne me faites pas attendre votre lettre aussi longtemps que moi la mienne ; montrez moi plutôt que vous ne m'en voulez pas en m'écrivant sans retard — Avez vous vu Jules César ? Les raffinements des décors n'alourdissent ils pas le beau vol de ce libre poème ? J'ai l'impression qu'Antoine se jette dans une mauvaise voie<sup>1</sup> — Avez vous vu du Racine joué en costumes de cour ; avez vous revu Suzanne Després qui a joué de l'Ibsen, et est bien, je pense, l'actrice la plus intéressante de notre temps ? J'ai eu si peu de temps que je n'ai même pas parcouru les journaux français au cercle, même pas les chroniques théâtrales — La revue des théâtres, entre autres, est très mal faite, au Mercure de France ; mon abonnement touche à sa fin et je n'ai pas envie de le renouveler — Vous qui feuilletiez les revues sous l'Odéon, dites moi ce qu'il faudrait prendre : l'Ermitage, l'Occident ? Autre chose : le grotesque, que j'aime pourtant beaucoup, manque dans cette maison — Si vous trouviez une estampe en couleurs, une vieille pauvre anglaise, ou autre, d'un grotesque de bon aloi, une femme montrant son derrière par exemple, achetez la moi, je vous prie ; je vous en enverrais le prix avec joie, et j'accrocherais ça dans mon cabinet de toilette — Cette maison est trop grave, et le grotesque est une si belle chose. J'ai vu Auberjonois deux ou trois fois, et je reçois un mot de Muret, retour de Paris, qui m'annonce sa visite —

Donnez moi des nouvelles de votre roman, et parlez moi de tout ce qui vous touche, et de Paris diabolique et divin où je voudrais être sans y vivre. Auberjonois compte y retourner tout de suite après le Nouvel-an. Heureux homme ! La nouvelle que vous étiez rue Froidevaux, dans un appartement pareil au mien, m'a causé un peu d'émotion — Soyez plus digne que moi d'habiter ce lointain paradis — Je vous envoie, cher ami, bien des choses affectueuses<sup>2</sup>

F — C —

---

<sup>1</sup> Ramuz, qui rend compte de cette représentation dans la *Semaine littéraire* du 15 décembre 1906, déclare réussie la nouvelle tentative d'Antoine : « L'ingéniosité de M. Antoine et son goût assez vif pour l'imprévu, [...] mais ici concilié avec un réel souci d'art, a une qualité, celle d'intéresser par la nouveauté même de la conception plastique [...]. Il précipite l'esprit à la poursuite du drame. »

<sup>2</sup> Cette lettre a paru dans *C.-F. Ramuz, ses Amis et son Temps*, III, pp. 59-60.

Lourtier (Bagnes)  
31 août [1911]

Mon cher ami,

Je suis depuis une semaine installé et remis au travail — J'ai tardé à vous écrire, hésitant à vous demander de venir prendre votre part des agrément de mon installation, mouches, puces et autres — Mes deux chambres sont bien petites et — surtout — l'approvisionnement bien difficile ! Mais non, ce n'est pas encore cela, et ce sont des choses dont on s'accommode, vous comme moi, j'en suis sûr ; mais vous comprendrez, j'en suis sûr aussi, ce que je vais vous dire, et que je sens le besoin en ce moment de revenir en arrière sur ce que j'ai pu écrire, de trouver une voie plus à moi, — ou bien je ne serai jamais content de ce que je pourrai faire, et pour cela de travailler dans cet isolement complet que j'ai ici — Je me suis mis avec passion à travailler à toutes les heures et en dehors de toutes les heures, avec des promenades et des grimpées entre deux et des repas transportés tout le long du jour — J'aurais peur de compromettre cette indépendance, un peu ridicule, mais qui m'est en ce moment nécessaire — Rien ne me ferait plus de plaisir que de vous voir ici ; mais rien non plus ne me paraît plus redoutable à mon travail — Je suis persuadé que si vous réfléchissez à ce que j'ai fait jusqu'ici et à ce qui me reste à faire, vous serez de mon avis — Un gros effort, surtout d'indépendance, à donner — Quand je l'aurai fait et que je pourrai me retrouver dans deux bons manuscrits, et bientôt j'espère, dans deux bons volumes, alors viendra une meilleure vie —

Je suis d'ailleurs très bien ici au fond, et les ennuis ne sont que de petits ennuis, — rien quand on achève sa journée avec quatre bonnes pages — Je termine mon Orient qu'il me faudra récrire tout entier<sup>1</sup>, et je couve autre chose que je voudrais écrire d'un jet —

Ce pays est toujours un admirable pays, lyrique, passionné, rude et pauvre — Et avec des contrastes charmants ; on fait les repaires en ce moment sur des pentes molles de prés et c'est d'une douceur exquise — Et toute cette économie variée de ces vallées, dont vous connaissez la beauté !

Il faudra probablement — ça m'ennuie assez — que je descende à Lausanne samedi après midi et dimanche matin pour voir mon

frère de Naples que je n'ai pas aperçu cette année — Si cela m'est possible et que vous soyez à Lausanne, je vous verrai — En attendant, mille choses cordiales de votre ami

F — C —

---

<sup>1</sup> Il ne nous semble pas qu'une relation précise de son voyage en Afrique du Nord ait jamais paru. Chavannes publia deux contes orientaux, l'un, « L'Etranger », dans la *Bibliothèque universelle* d'octobre 1912, et l'autre, « La Ville Sainte », dans la *Semaine littéraire* du 7 décembre 1912.

Lourtier (Bagnes)  
20 sept [1911]

Très cher ami,

Comment allez vous ? Je serai bien aise d'avoir de vos nouvelles, lorsque le temps vous viendra d'écrire une lettre — De moi rien de nouveau à vous apprendre, et j'en suis heureux — Le travail va toujours, il me semble, ou du moins me fait plaisir — Je me rapproche décidément du peu que je suis, mais enfin de ce que je suis —

Tout en récrivant le *Voyage en Tunisie*, — pour la dernière fois, j'espère —, je prépare mon autre livre en sourdine, et peut être pourrai-je l'écrire d'un coup — Et je goûte l'admirable automne qui succède insensiblement à cet admirable été — Il me semble que l'on a vécu double cette année, et que c'était le printemps passé que nous avions à Paris ces rayonnantes journées, — tellement nous avons eu plus que notre compte —

Ici les deux jours de pluie ont déjà lancé de la neige aux sommets des crêtes et amené l'éclat qui annonce l'hiver, et puis tout cela a disparu sous le soleil, et d'ailleurs les bas sont encore verts et drûs, sans tache d'automne — L'hôtel s'est fermé, et me voilà le seul étranger à Lourtier ; je regarde vivre mes gens et tondre « la feuille » comme des chèvres — Ils vivent tout contre la terre, et c'est leur beauté, animale et très grande — Comme on apprend à se défaire des vaines distinctions — Et comme presque tout notre effort consiste à nous débarrasser des idées apprises ! Il y a des moments où je me demande si je ne redeviens pas enfant —

Dites moi si vous montez à Lens et quand — Il est bien possible que j'y aille passer un dimanche, un samedi soir et un dimanche matin —

Mille bonnes choses, et affectueusement à vous —

F — C —

Lourtier, dimanche

29 oct — [1911]

Cher ami,

Voici qu'il m'est impossible de retrouver dans ma mémoire votre numéro ; est ce assez bête ! J'ai passé l'autre jour, très pressé, devant votre maison de Lausanne et j'ai vu vos volets fermés ; je suppose donc que vous êtes à Paris — C'est donc que vous allez mieux, ou plutôt tout à fait bien, j'espère, puisque vous avez quitté les Esculapes lausannois —

Je suis toujours dans mon village de montagne ; le temps s'y fait pourtant un peu rude, malgré la beauté de l'automne ; mais la vallée a été pendant quelques jours d'une splendeur incomparable ; les poiriers, les cerisiers, les noyers montent jusqu'ici, et les bouleaux et les mélèzes y commencent — Tous les ors, les bruns et les rouges sur les verts un peu gris des prés d'automne — A présent l'éclat est passé et les arbres se rident ; c'est comme un visage qui se fane —

Je me mets à songer à Paris — Le hic c'est l'installation — Les Blanchet n'auraient pas par hasard l'idée de retourner au Midi ; je louerais bien leur appartement pour six mois, — ou pour moins long-temps, s'ils voulaient — Voyez vous quelque chose autour de vous ?

Un jour passé à Lausanne m'a rempli d'horreur —

Je ne suis — encore une fois — pas satisfait de ce que j'ai écrit et je le mets carrément de côté —

S'il n'y avait pas le plaisir du travail !... et l'espoir pourtant de se camper un jour sur ses jambes !

J'avoue que je serai bien aise — après cette retraite, qui n'a pourtant pas été sans fruit — de revoir quelques amis et vous en particulier —

Les gens d'ici sont pourtant gentils et me considèrent un peu maintenant comme un des leurs, mais la solitude est tout de même grande, et puis l'hiver doit être terrible —

Lancez moi un mot un moment pour me dire ce que vous deve-nez et croyez moi toujours bien vôtre —

F — C —

Je suis monté deux jours à Lens où j'ai fort bien diné et vu Muret tirer un lièvre sous mon nez —

Pension du Château  
Begnins, sur Gland

---

[17 juillet 1913]

Cher ami,

Me voilà installé ici depuis hier, et vous je pense depuis hier aussi à la Belotte<sup>1</sup> — Jusqu'au 15 août seulement, Dieu merci; après quoi je rentrerai enfin chez moi — Y viendrez-vous, et quand ? Vous me direz ça quand nous nous verrons, ce qui sera bientôt, j'espère — Ecrivez-moi un mot pour me dire ce que vous faites, et j'irai le premier jour de beau à la Belotte, si vous y êtes vraiment — Tâchons de passer une bonne journée ensemble — Ou bien venez ici ; je ne prends que mes repas à la pension et j'ai une chambre assez jolie avec un plafond à poutrelles chez le vétérinaire — L'horreur des hommes est immense chez moi ces temps, du moins de ceux que je peux voir, et l'horreur des femmes plus grande encore ; montrez moi un ami —

Est ce que la vie est vraiment une si mesquine et pitoyable chose ? Je sais bien qu'il faut la regarder du dedans, et du dedans de la joie et de la souffrance ; mais justement il y a des moments où la joie, et la souffrance même semblent rares, et ce misérable état intermédiaire partout — Si peu de paradis, et si peu d'enfer, un tel immense purgatoire d'âmes médiocres — Et pourtant il y a en moi quelque chose qui proteste contre cette idée misérable, et qui réclame pour le monde les effroyables souffrances ou les terribles joies, parce qu'il n'y a de vérité que dans les extrêmes, de beauté que dans les extrêmes, d'aboutissement que dans les extrêmes — Parce que nous autres du moins nous devons aller aux extrêmes — Mais il y faut une force terrible ; dans quel bain se plonger ? Il devrait y avoir des bains de feu ; il y en a sans doute, mais ce sont de ces flammes qu'il faut allumer soi-même, avec soi-même...

Mon pauvre ami, je n'avais pourtant pas l'idée d'écrire de ces histoires là —

Donc j'attends un mot de vous  
Et une cordiale poignée de main —

F — C —

---

<sup>1</sup> Maison de la famille Cingria, près de Genève.

Les Prases, mardi

[19 août 1913]

Cher ami,

Me voilà rentré chez moi — Avec plaisir ? — Mettons que ce soit avec plaisir, et tout de même il y en a — Mais ce plaisir total qu'on poursuit sans se lasser ! Existe t-il ? Où existe t-il, comment, quand, pourquoi, — cur, quomodo, quando, quibus auxiliis ?... Ou plutôt toutes ces circonstances ne sont de rien pour lui ; il part du centre et y revient, et quand on est parvenu à ce centre, il n'y a plus que lui, il n'y a plus de plaisir qu'en lui, et tout autour de lui tourne sans s'arrêter —

En tous cas il n'y a point ici de silence pour moi qui suis habitué à celui qui montait de la plaine à ma fenêtre ; ce ne sont pas des bruits bien forts, mais des bruits quand même, des voix d'enfants, un grincement de tramway, un roulement de char ; et puis on bâtit une maison très près de moi et il y a des marteaux qui tapent —

L'inventaire s'est bien passé : peu de choses cassées ou gâtées et aucune qui soit dommage — A ce propos pouvez vous me dire où l'on trouve les étoffes de Jouy dont vous me parliez l'autre jour ; j'ai une chaise et un fauteuil à faire recouvrir, et il me semble que cela conviendrait assez bien à leur air un peu ancien — Il y avait du reste déjà du Jouy (ou du faux Jouy), mais de mauvaise qualité —

J'ai eu, une fois ma malle déposée dans un coin de cette maison vide, un tournis terrible pendant deux fois 24 heures — Je tâche de me raccrocher, et de m'asseoir, et ça commence à aller mieux —

Ne perdez pas de vue la cuisinière, ou plutôt abordez la le plus tôt possible, et faites moi savoir ce qu'il en est — Celle de Givrins était déjà placée et je n'ai personne ; je vais mettre une annonce dans la Feuille d'Avis, mais je compte surtout sur vous — De mon côté je m'informerai un peu pour votre installation sitôt que je serai remonté sur ma bicyclette —

Aperçu Auberj. vaquant sans femme ; il était d'ailleurs bien — Ne pensez-vous pas que par ces mois d'été (d'été quand même ils ont l'air d'être d'automne) il faudrait ne point habiter de maison, — coucher dehors ou sous une tente, n'avoir de tanière et n'y rentrer que quand vient le froid ? Bien des choses à votre femme — Une bien cordiale poignée de main à vous — votre

F — C —

Rien de Budry —

Les Prases, mardi

[24 avril 1914]

Cher ami,

Vous êtes un effronté ! Je suis blanc de colère, je vous en avertis ; ainsi prenez garde — Vraiment je n'aurais pas crû que vous fussiez un tel effronté, niant les faits avec cette audace agressive, refusant d'accepter l'autorité de l'*ACADEMIE FRANÇAISE* (toutes les éditions du *DICTIONNAIRE*), seule autorité en la matière — Alors soyez du moins logique et écrivez « dans tous vos livres et dans tous vos articles » : intacte, exacte, etc — Changeons « jusqu'à la grammaire, jusqu'à la syntaxe, jusqu'à l'orthographe ! »<sup>1</sup> C'est justement ce que je disais, et vous voyez qu'en voulant porter des coups, vous vous enferrez jusqu'à la garde sur mon épée — Jamais victoire ne fut plus éclatante ! Aussi tenez vous tranquille maintenant, c'est ce que vous avez de mieux à faire, heureux d'avoir un adversaire généreux —

Cela dit, et pour de bon, voici un autre sujet — J'ai pris ma bicyclette à mon cou et j'ai roulé jusqu'au Treytorrens — J'ai retrouvé sur la route, à la même place, le même bonhomme occupé à rapetasser les trous de l'asphalte ; il jardinait paisiblement avec une petite truelle au milieu de la chaussée — Dans votre maison aussi tout était pareil à ce que j'avais vu — Le plâtrier italien m'a accueilli par le même bon sourire ; il avait tiré un peu en avant la cheminée de la salle à manger, c'était tout, ou à peu près. Il avait aussi arraché des lambeaux de papiers qui jonchaient les planchers — Sur mes remarques courtoises, il m'a déclaré qu'il attendait les papiers ; comme je lui disais : « Et la porte à percer ! » il m'a répondu qu'il attendait la porte, toujours avec un bon sourire — Cependant, s'assombrissant il m'a déclaré aussi qu'il en avait assez de ne rien faire depuis un mois ou deux, (càd. de travailler sans rien faire) ; si les papiers n'arrivaient pas *demain*, il s'en irait — Je lui ai dit que je passerais chez Davel, menuisier à Cully, pour la porte et le plancher du cabinet de travail (la moitié de la pièce) et chez Genoud pour les papiers — Il a souri de nouveau gentiment —

A la vérité il a bien arrangé les deux cuisines, à ce qu'il m'a paru, refait le plafond de la salle à manger, et ôté la cloison du cabinet de travail (magnifique !) — On a aussi peint en gris assez joli les galeries ; mais pourquoi les portes des cabinets couleur « réséda » ? Et pourquoi le colombage de l'espèce de chalet que

vous appelez la serre, en chocolat ? ou marron ?... Et vous aurez bien quelques petits crève-cœur, j'en ai peur : ainsi ils ont foutu bas le beau lierre du côté du lac, recépé jusqu'à la souche...

Voilà ce que c'est que de faire de la littérature à Paris !

J'ai donc, en revenant, passé chez Davel à Cully, petit neveu du major — Lequel m'a paru d'abord un bon entêté de Lavaux ; il ne trouve absolument pas nécessaire cette porte et vous blâme de la faire — Au surplus il m'a déclaré, s'étant un peu radouci, qu'il avait pris des mesures, appelé par le plâtrier, mais qu'il n'avait aucune commande ni aucun ordre du propriétaire et n'avait naturellement encore rien fait — J'ai dit qu'il recevrait des ordres — Et d'un !

Chez Genoud, identique réponse : les papiers sont prêts ; on a demandé un ordre du propriétaire, il a répondu en demandant un devis, on lui a adressé ce devis ; depuis, plus rien ! On attend, naturellement —

Donc c'est à votre Buttique (comme dit le plâtrier) qu'il faut évidemment vous adresser, si vous voulez entrer cet été dans sa maison<sup>2</sup> —

J'oublie de dire qu'il y avait toujours au pressoir le même individu occupé à faire des châssis, et dans le jardin, sous quelques vitres, des espèces de cultures qui m'ont paru complètement imbéciles —

En fait de cultures vous devriez voir mon jardin ; les contre-espaliers sont des murs blancs de fleurs de poiriers, et les espaliers des murs roses de fleurs de pêchers — C'est splendide — Tout est taillé, achevé ; les pêchers, après beaucoup de peine et de soins, ont repris leur forme et donnent des promesses merveilleuses ; c'est vraiment une belle chose ; et l'odeur âcre des fleurs des arbres fruitiers vous prend la tête — Tout cela étant terminé, quand j'aurai revu mon manuscrit jusqu'au bout, ce qui ne va pas tarder, il est bien possible (mais pas certain) que je fasse un saut jusqu'à Paris — Mais l'ennui de l'hôtel !

J'ai reçu un cahier d'un beau vert, mais je ne l'ai pas encore ouvert<sup>3</sup> —

Dites bien à ce médisant d'Auberjonois, qui le sait fort bien, que je n'ai jamais dansé le tango —

Mille choses à Melle Cellier —

votre

F — C —

---

<sup>1</sup> Dans *Raison d'être*, Ramuz a écrit : « Que m'importe l'aisance, si j'ai à rendre la maladresse, que m'importe un certain ordre, si je veux donner l'impre-

sion du désordre, que faire du trop aéré quand je suis en présence du *compacte* et de l'encombré ? Il faut que, notre rhétorique, nous nous la soyons faite sur place, et jusqu'à notre grammaire, et à notre syntaxe — et que, ce choc reçu, nous n'ayons plus en vue que de le restituer tel quel. » L'orthographe que nous soulignons est celle de Littré.

<sup>2</sup> Ramuz et sa famille s'installeront au début de juillet 1914 au Treytorrens.

<sup>3</sup> Deuxième Cahier vaudois, *Opinions et Rubriques*, paru en avril 1914.

[Paris] 24 rue Boissonade  
28 oct [1914]

Cher ami,

J'ai un peu tardé à vous écrire ; j'ai fait terriblement de courses dans ces premières journées de Paris ; vous savez comme il est alors difficile de se mettre à une lettre — Je vous raconterai plus tard bien des choses sur ce que j'ai vu ; pour le moment laissez moi vous dire seulement que je suis parfaitement bien chez vous ; le soleil entre dans votre cabinet de travail comme dans une serre et il y fait délicieux — Des papiers sur la table, un paquet de cigarettes, une carte au mur et ça a tout de suite repris un air habité et confortable — Le canapé est fort bon, le lit excellent ; c'est tout ce qu'il me faut, et vous savez comme j'aime ce sentiment du chez soi borné au nécessaire —

J'ai eu quelque peine à pénétrer chez vous ; la concierge disait avoir reçu des ordres formels de la propriétaire de n'admettre personne ; j'ai été un moment déconcerté, puis j'ai demandé l'adresse de la propriétaire, j'y suis allé, je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait aucunement d'une sous-location et que je lui présentais toutes les garanties ; elle a été très gentille et aimable, m'a tout de suite autorisé à entrer dans l'appartement, et je crois qu'au fond c'était la concierge qui y mettait de la mauvaise volonté —

Dans le dit appartement je n'ai trouvé que les meubles et de la poussière ; je suis descendu chez Blanchet et suivant ses indications j'ai trouvé une paire de draps, une couverture et quelques linge de toilette — Je remettrai tout cela à mon départ ; son appartement était d'ailleurs dans un ordre parfait et très propre — Voulez vous le lui dire ; je ne peux pas me rappeler le nom de sa pension à Genève, et je vous serais reconnaissant de me le rappeler — Les ormeaux devant vos fenêtres sont splendides à demi dépouillés et

comme si des papillons d'or s'étaient posés sur les branches ; derrière, les longs toits et les dômes bleus sur un joli ciel d'automne — Vous devriez venir ; Paris est charmant et plus joli à habiter que jamais —

Je pense aller du côté des armées d'ici qq. jours ; j'ai obtenu un laissez-passer ; il paraît que malgré cela c'est difficile et plein de désagréments — Vu les Morax hier ; je dois dîner avec eux ce soir ; ils ont été à Châlons ; ils ont vu des choses intéressantes, mais ils disent qu'on est regardé tout le temps comme des espions et que c'est très pénible à supporter — Je n'ai pas encore fait complét. mon plan de voyage, mais ça se précise de jour en jour — Adieu, au revoir plutôt

Bien des choses à votre femme — votre vieil ami

F C —

[Paris] mardi 3 nov [1914]

Cher ami,

J'ai reçu votre lettre et vous avez dû recevoir la mienne qui aura précisément éclairé votre religion sur le point que vous vouliez — J'irai bien, si vous le désirez, revoir votre propriétaire ; mais ce que vous me demandiez de lui dire (bon locataire, bon payeur), je le lui ai déjà dit quand je l'ai vue et qu'elle s'est un peu plainte du retard de votre loyer — Elle s'est d'ailleurs vite calmée et m'a l'air d'une brave dame avec qui on peut s'entendre — Elle semblait très effrayée à l'idée d'une sous-location à une famille avec enfants, gens nombreux... Je crois qu'à votre place je ne lui demanderais pas une autorisation générale et d'avance ; mais quand vous auriez quelqu'un, en lui écrivant pour le lui présenter, — à condition toujours qu'il n'y ait pas d'enfants, du moins pas plusieurs enfants, — je crois qu'elle ne vous fera pas de difficultés —

Son adresse est : Madame Vaudelle, 25 rue de l'Amiral Mouchez.

Quant à la concierge, je crois que c'est entièrement une affaire de pièce à passer —

Votre lettre de chemin de fer ne me dit pas grand'chose sur ce que vous faites — Pour moi je n'ai pas encore bougé de Paris ; il est excessivement difficile de se rapprocher des armées ; le bon

moment est malheureusement passé ; il faudra probablement me contenter d'aller à Châlons ou à Amiens — Il paraît que de toutes façons la sévérité est terrible aux armées ; la lutte prend toujours plus un caractère formidable —

Je me réjouis de vous revoir, — quand, je ne sais pas encore — Amitiés aux amis ; mille choses à votre femme et à Mme Gadon — Vu Mme Leblanc, toujours brave, et le père Colombel, toujours rose, et la mère aux journaux sur le bd Raspail, touj. la même — Cordiale poignée de main — Votre cabinet de travail est plein d'un joli soleil un peu brumeux ; les derniers papillons dorés s'envolent des ormeaux — Tout le monde a des morts ici, c'est effrayant, — et nous aussi, le mari d'une de mes petites cousines vient d'être tué au front —

[Pully, 4 mai 1915]  
mardi

Cher ami,

Je vous remercie beaucoup d'avoir pris la peine de m'écrire ces choses amicales au sujet de mes Lettres ; elles me font grand plaisir<sup>1</sup> — Mais n'ayez pas peur : votre sentiment est peut être le seul dont je me soucie vraiment ; ce que diront les autres gens pourra me faire plaisir ou déplaisir, mais « comme s'ils chantaient, » et je ne m'inquiète du sort de ce petit volume que parce que je ne voudrais pas que Tarin bût un bouillon, voilà tout —

Je comprends votre impression à propos de Claudel ; mais il faut bien nous dire que nous l'avons mal vu ; c'est un homme avec qui on devrait passer une belle soirée comme celle d'hier sur une terrasse, dans l'intimité, l'écouter parler et parler à son tour ; il vous écouterait peut-être alors et on aurait de lui son meilleur — Il n'en est pas moins vrai que malgré tout cet homme, peut être pas très remarquable dans chacune de ses parties, vous laisse une impression totale très forte ; c'est du moins le cas pour moi — Et c'est ça qui est l'important — J'ai fait aussi plus d'une réflexion ; mais je suis porté, moi, à ne retenir d'un homme que ce que j'aime et ce que je juge d'un bon exemple, et à laisser le reste — C'est parfois un tort, et je sais bien que je ne m'oppose pas assez —

Nous reparlerons de lui peut être une fois —<sup>2</sup>

Pas impossible que j'aille demain un moment aux Cahiers — En attendant mille choses et merci pour votre approbation<sup>3</sup> —

votre

F — C —

---

<sup>1</sup> *Lettres de France* (Tarin, Lausanne, 1915). C'est dans le *Petit Cahier*, supplément aux *Cahiers vaudois* de mai 1915, que Ramuz, sous le pseudonyme de Constant Polier, rend compte de l'ouvrage de Chavannes : « Voilà un auteur qui n'est plus rien qu'un monsieur en chemin de fer ou en automobile, ou à pied. Il entend ne rien être d'autre. Il entend n'être ni un sociologue, ni un politicien, ni un moraliste, ni un professeur, ni un journaliste, ni un spécialiste en quoi que ce soit, mais tout simplement et tout court un *homme*. Il entend simplement regarder et sentir. Se laisser faire. Les yeux grands ouverts et le cœur de même. Non pas, selon la formule, l'appareil photographique, mais l'être docile à sentir. L'être, l'être qui vit et sent d'abord, c'est-à-dire plein de bonne volonté à l'égard de tout ce qui vit et sent, avec cette attitude non de recul, ou de simple froideur, mais de consentement à l'avance et de volonté à l'avance (une volonté instinctive) d'admettre, de comprendre, et de ne pas juger. »

<sup>2</sup> Chavannes s'appuie sur l'exemple de Claudel pour dégager le sens du « mouvement de la *Voile latine* » qui fut principalement « réaction contre les idées », contre « les larges coups d'ailes, comme on dit dans notre pays romantique » : « Nous venons d'en voir un exemple admirable, d'un bel idéalisme, dans Claudel, d'un idéalisme enraciné toujours (on a pu s'en rendre encore mieux compte en entendant parler l'homme) dans la réalité sensible, s'en dégageant, l'idée comme la libellule qui se dégage de sa larve prise dans la boue du marais, s'en dégageant avec effort, sortant toujours d'elle, de la sensation directe et précise, sortant chaque fois d'elle à nouveau, pour qu'elle ait la fraîcheur et la netteté de ses ailes. Au lieu que notre idéalisme flotte en l'air, que notre pensée est une fille de l'air. Après une apparition d'un instant, elle s'évanouit. [...] Nous l'avons entendu, au lieu de chercher des raisons, faire appel simplement à l'intuition pour mettre la beauté de l'ordre au-dessus de celle de « l'extraordinaire », celle de la vie profonde de tous les jours au-dessus de l'exceptionnel, pour faire prévaloir l'éternel sur le « progrès », faire appel pour cela simplement aux instincts les plus intimes de notre nature. Ne chercher les raisons que pour corroborer ce sens intime » (*« La Révolution littéraire », Gazette de Lausanne*, 30 mai 1915).

<sup>3</sup> Cette lettre a paru dans *C.-F. Ramuz, ses Amis et son Temps*, V, pp. 234-236.

*Fernand Chavannes à Jacques Copeau*

Les Prases, 26 août 1916

Cher ami,

J'ai été bien content de recevoir votre lettre et d'avoir de vos nouvelles<sup>1</sup> — Je vous félicite d'avoir refusé les offres de Mammon (lisez Gaumont), puisque ce n'était pas votre affaire, ce qu'en réalité je comprends bien<sup>2</sup> — Tous mes vœux pour la réussite de l'expédition en Amérique — Si j'étais acteur, je tâcherais de me faire embaucher par vous ; mais sans doute que j'ai autre chose à faire<sup>3</sup> — Pour ce que vous me demandez, voici : le roi d'Espagne ayant manifesté le désir de revoir les ballets russes, Ansermet est reparti pour St Sébastien ; mais je crois qu'il ne doit pas tarder à rentrer ; j'écris à sa femme, laquelle est à la montagne — Je m'étonne un peu qu'on envoie le Vieux Colombier aux Américains, qui n'ont de goût que pour les *stars* (étoiles) ; mais enfin... Je sais qu'Ansermet a trouvé la vie terriblement chère là bas, (le *petit* déjeuner 1 1/2 dollar, soit 7 fr. 50) ; mais il n'est pas allé au Canada : New York, Boston, Chicago, et autres villes de cet acabit — Il vous écrira, sitôt rentré et vous dira tout ça par le menu — Je sais encore qu'ils avaient comme impressario le monsieur du Metropolitan Opéra à New-York, qui possède les théâtres, ou est trusté avec les théâtres des villes qu'ils ont visitées (une quinzaine) ; vous voyez que leur affaire était très *machinée* —

Vous devriez obtenir du Gouvernement de la République qu'il vous envoie en Espagne ; je ferais tout pour vous y rejoindre et vous me donneriez bien une petite conférence à faire —

En attendant je travaille, ou m'efforce de travailler, mais je mue, comme c'était à prévoir après cette maladie de ce printemps à laquelle vous avez assisté, et il est assez dur de perdre ses quelques plumes, avant d'en remettre d'autres —

J'ai vu Appia, qui m'a fait une impression un peu inquiétante de vieux faune, — et puis c'est un musicien, — et puis il nage, il me

semble dans l'esthétisme boche ; mais il a tout de même des « idées » intéressantes — Je me figure que Gordon Craig, d'après le peu que je sais de lui, m'intéresserait bien davantage — Je me rencontre avec lui sur plus d'un point, et vous verrez que ma prochaine pièce (non pas peut-être la prochaine, mais une des prochaines) sera une comédie à masques. Quand vous m'écrirez, dites moi ce qu'il faut lire de Craig<sup>4</sup> —

Faites mes bonnes amitiés à Maiène, et à Suzanne quand vous la verrez<sup>5</sup>, et croyez moi votre bien amicalement dévoué

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> C'est en mai de cette année 1916 que Chavannes et Copeau ont *travaillé ensemble* pour la première fois. Ernest Fournier, le directeur de la Comédie de Genève, avait invité Jacques Copeau et quelques-uns de ses comédiens à donner une série de représentations : « Cette mission suisse, écrit Clément Borgal, Copeau ne l'accepte pas seulement pour expérimenter ses idées nouvelles. Il y voit aussi l'occasion de lutter avec efficacité contre la propagande allemande en pays neutre » (*Jacques Copeau*, L'Arche, Paris, 1960, p. 138). Ils jouèrent, du 2 au 9 mai, *Barberine* de Musset et *Le Pain de Ménage* de Jules Renard ; du 12 au 19 mai *Une Femme tuée par la douceur* de Thomas Heywood et *La Jalouse du Barbouillé* ; du 3 au 8 juin *Guillaume le Fou* de Fernand Chavannes.

Jacques Copeau écrit au sujet de cette pièce dont il incarnait le héros principal : « Il me semble que les interprètes d'un ouvrage dramatique, à tous les degrés, ne doivent nourrir à l'égard de celui-ci d'autres sentiments que de compréhension, de fidélité et d'enthousiasme. Il faut aimer l'œuvre qu'on défend, ou se désister. L'acteur, pour autant qu'il incarne son personnage, ne doit plus se sentir libre. Là où il y a collaboration, engagement réciproque, on cesse d'être tout à fait soi-même. Collaboration : c'est un beau mot. *Travailler ensemble*, honnêtement, simplement, fraternellement : c'est la plus belle des choses » (in *Pages d'Art*, juin 1916).

<sup>2</sup> Les films Gaumont avaient demandé à Copeau d'être leur conseiller artistique. « C'est beau, n'est-ce pas ? Il y aurait sans doute beaucoup d'argent à gagner, mais je refuse », annonce-t-il à Jouvet. Son théâtre et surtout son projet d'Ecole du Vieux-Colombier l'accaparent : « Comme je vois bien la route, lui confie-t-il encore, comme je suis sûr du but et des moyens. Avec toi, *avec vous*, mes enfants, à quoi n'atteindrai-je pas ? *Avec vous*, voilà la vérité du fond, le grand miracle. Tout repose sur les êtres, tout dépend des âmes » (lettres citées par Maurice Kurtz, dans *Jacques Copeau*, Nagel, Paris, 1950, pp. 70-71).

<sup>3</sup> « Le gouvernement français, en la personne de Georges Clémenceau, pria Copeau de rassembler sa troupe pour une tournée « missionnaire » aux Etats-Unis. [...] Si l'on en croit Martin du Gard, le choix se serait porté sur le directeur du Vieux-Colombier grâce à l'instigation de Philippe Berthelot, l'un des premiers fidèles. De toute façon, l'idéalisme absolu de Copeau le désignait : il montrerait aux Américains ce que pouvait produire de plus pur et de plus vivant notre culture » (C. Borgal, op. cit., pp. 139-140).

Copeau écrit à Chavannes le 2 octobre 1916 : « La seule condition à laquelle reste suspendue notre tournée en Amérique c'est la constitution du capital que j'ai

demandé par un comité qu'on est en train de former à New-York. Je travaille ferme en ce moment à préparer mon répertoire et il n'est pas dit que quand nous l'aurons joué en Amérique nous n'allions au printemps le présenter aux Suisses. »

<sup>4</sup> C'est entre 1915 et 1916 que Copeau rencontra Gordon Craig à Florence et Adolphe Appia à Genève ; tous deux le confirmèrent dans son projet d'Ecole du Vieux-Colombier d'où seul pourrait sortir, selon lui, « un renouvellement de la forme dramatique ». Le masque était une des étapes importantes de la formation du comédien. « Il symbolise parfaitement, écrit Copeau, la position de l'interprète par rapport au personnage, et montre dans quel sens une fusion s'opère entre l'un et l'autre. L'acteur qui joue sous le masque reçoit de cet objet de carton la réalité de son personnage. Il est commandé par lui. Il lui obéit irrésistiblement. » Craig lui allait jusqu'à dire que « le théâtre de marionnettes est le vrai théâtre » : « La Marionnette est *plus* que naturelle ; elle a le Style — c'est-à-dire l'*Unité d'expression* » (textes cités par Maurice Kurtz, op. cit., p. 63 et p. 65).

Chavannes mettra en pratique cette idée dans *Musique de Tambour*, pantomime parlée, écrite entre 1918 et 1919. On sait par ailleurs le parti que Ramuz tirera des masques dans *l'Histoire du Soldat* ; n'écrivait-il pas à Auberjonois : « Plus le masque est *abstrait*, plus l'effet est fort. [...] Il y aurait d'assez beaux effets à tirer de la *rigidité* de l'étoffe. Le diable doit être *en bois*, les gestes de nos acteurs sont trop humains » (lettre publiée dans *Adam*, Nos 319-321, 1967, Londres, pp. 62-63).

<sup>5</sup> Marie-Hélène, fille aînée de Copeau, et Suzanne Bing, qui interprétait le rôle de Gertrude, la femme de Tell, dans *Guillaume le Fou*.

Pully, le 25 juin [1917]

Cher ami,

J'ai eu un grand plaisir à recevoir votre lettre de Boston ; j'aurais voulu que les nouvelles fussent meilleures, et du reste le peu que vous me dites ne me fait qu'entrevoir vos luttes et les difficultés que vous avez rencontrées<sup>1</sup> — Il faudra, comme vous me le promettez, que vous me racontiez tout cela de vive voix le jour où nous nous reverrons — Mais j'ai été très sensible à cette marque de votre amitié — N'en doutez pas, la mienne s'est refusé spontanément à juger de votre œuvre là bas sur les dires des autres et j'attends vos propres récits — La sympathie naturelle est d'ailleurs pour moi une chose trop précieuse pour que je permette aux autres d'y toucher, et je la mets au-dessus de tout — Je me réjouis d'autant plus de vous revoir et de causer avec vous de toutes ces choses — Moi aussi, et sans quitter ma table de travail, j'ai couru des aventures et tenté des voies nouvelles ; je veux dire que j'ai travaillé avec

l'effort de me développer et de me renouveler, ou plutôt d'approcher plus près de moi, car c'est ça qui est le vrai développement — Je ne sais pas jusqu'à quel point j'ai réussi —

Vous devriez venir respirer la fraîcheur du lac et des montagnes (il vient d'y retomber de la neige), après l'air desséché de New-York. Je serai heureux de vous offrir l'hospitalité pendant quelques jours — Voyez donc si ça n'est pas possible ; il me semble que vous me devez un peu cette contrepartie en amitié — Et où nous rencontrais-nous sans cela ? Il me serait bien difficile, sans des raisons majeures, de me jeter, moi et ma petite bourse, dans cette fournaise de Paris où l'argent fond comme le fer dans un haut-fourneau — Vous aurez d'ailleurs raison de vous reposer, et bien raison aussi de ne reformer qu'avec prudence le groupe qui vous sera nécessaire pour réaliser ce que vous voudrez faire. Voilà une chose qu'on apprend (dans ce peu qu'on apprend de l'expérience), la prudence dans le choix des moyens. Et ça peut être énorme — Pour ma part j'ai bien vu que je pars presque toujours trop vite —

Ne tardez pas à me répondre, cher ami, et à me dire ce que vous allez faire — Tous mes vœux et mes saluts vous accueillent à votre retour sur notre vieux, et bon continent —

votre

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Copeau était parti seul en Amérique, de janvier à juin 1917, pour une tournée de conférences et de lectures. On lui offre alors la possibilité d'installer son théâtre à New York : « Nous allons être saisis par la main des puissants, écrit-il dans ses *Souvenirs*. Sur l'invitation du gouvernement de la République, en 1917, la compagnie du *Vieux-Colombier* se reconstitue tant bien que mal, avec des éléments de fortune, pour offrir à nos futurs alliés d'Amérique le divertissement d'un théâtre français » (op. cit., pp. 77-78). Il ouvrira sa première saison américaine, le 27 novembre, avec *Les Fourberies de Scapin*.

Les Prases, Pully, 25 mars [1918]

Mon cher ami,

Si j'ai tardé à répondre à votre amicale lettre, c'est que je préparaïs des représentations qui m'occupaient et dont je voulais attendre de vous écrire le résultat — C'est Pitoëff qui a donné avec sa troupe de fortune *La Vénus du Lac* et *la Halte au Village*, que vous connaissez — Nous avons joué deux fois à Genève et une fois à Lausanne au Grand Théâtre — Malgré quelques éléments

insuffisants dans l'interprétation, mais grâce à la bonne volonté et à l'entrain de tout le monde, ça n'a pas mal marché, à Lausanne surtout, où nous avons eu une fort belle salle et très mouvante — Pitoëff a été tout à fait étonnant, et sa femme charmante ; elle m'a rappelé à bien des moments Suzanne, et vous savez que c'est pour moi un grand éloge que de dire ça — <sup>1</sup>

Voilà donc ces choses passées, me voilà heureux d'avoir agi, et tout plein des leçons que donne l'expérience —

Je ne demande qu'à recommencer —

Parlons de vous ! J'ai compris avec chagrin, par ce que vous me disiez et par ce que j'ai su d'ailleurs, que vous aviez été obligé de modifier sensiblement vos projets — Puisqu'il faut voir un avantage à tout, j'y vois celui-ci que cela vous rejettéra vers l'actuel et le nouveau — Vous savez mes sentiments à cet égard — J'avais peur que votre public lettré de Paris ne vous fît pas sentir assez cette nécessité. Vous reviendrez sans doute fortement trempé par cette épreuve américaine <sup>2</sup> —

Ai je besoin de vous dire combien je me réjouis, à tous les points de vue, de vous voir revenir — Je continue à penser que si vous ne pouvez pas ou ne voulez pas rouvrir dès votre retour votre théâtre de Paris, et si on vous refuse des acteurs pour jouer en France, une petite saison en Suisse aurait chance de réussir — Je crois que si vous veniez avec un petit noyau de troupe, vous trouveriez à la compléter sur place — Peut-être pourriez vous lier partie avec Pitoëff — Il a déployé une grande et courageuse activité tout cet hiver, et a donné plusieurs choses intéressantes, et avec un succès qui lui a permis de vivre, lui et tous les siens — Je viens de faire l'expérience personnelle et concluante que c'est un homme avec qui il est bon d'avoir à faire, un artiste, un homme intelligent, actif et parfait honnête homme — nous n'avons pas eu la moindre brouillerie ensemble. Il a d'ailleurs pour vous une vive admiration et un grand respect —

Pensez à tout cela un jour que vous aurez la tête reposée, si cela vous arrive — Hélas, cher ami, cela ne doit pas vous arriver souvent, et je compatis à vos fatigues et à vos soucis — Mais tout vaut mieux que ne rien faire !

Je ne vous ai pas dit que Blanchet m'avait aidé à réussir les costumes de la Vénus, et qu'il a admirablement réussi à faire de ça un tableau harmonieux et sobre, tout à fait beau — Décor simplifié très réalisé suivant des idées à moi, et qui m'a donné parfaite satisfaction. Pour la Halte Bischoff avait dessiné et fait exécuter des costumes fort jolis et amusants — Même principe de décor, économique et très situé quand même —

Mais de tout ça on ne peut pas s'expliquer suffisamment par lettre ; il faut remettre bien des choses au moment fortuné où nous nous reverrons — Ne tardez pas trop à retraverser l'océan, et à revenir dans le vieux monde de l'art —

Mes affectueux compliments à votre femme, amitiés à Maïenne et à tous les amis et amies —

Et une bien cordiale poignée de main de votre affectionné

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Jouées les 12 et 14 mars 1918 dans la salle communale de Plainpalais, ces deux pièces sont représentées le 16 mars à Lausanne. Les comptes rendus de la *Gazette de Lausanne* (16 et 18 mars 1918) et du *Journal de Genève* (18 mars 1918) confirment les appréciations de Chavannes tant sur les interprètes et le public que sur Bischoff dont Robert de Traz écrit qu'il « a le talent le plus spirituel du monde ».

Le chroniqueur de la *Gazette de Lausanne*, G. R., affirme des Pitoëff : « M. Pitoëff a composé avec un art consommé le rôle du vieil ivrogne fataliste et Mme Pitoëff a été, d'un bout à l'autre de la soirée, admirable de sensibilité et d'ingénuité. »

<sup>2</sup> Copeau éprouve des difficultés à apprécier les goûts du public américain que les classiques français ou anglais ne semblent guère attirer. Le succès immédiat et populaire des *Frères Karamazov* le décide à s'orienter plus nettement vers des pièces contemporaines ; il monte alors *La Traverse* de Villeroy, *La Petite Marquise* de Meilhac et Halévy, *Les Mauvais Bergers* d'Octave Mirbeau qui toutes échouent. Mais *L'Avare* avec Dullin dans le rôle d'Harpagon attirera la foule « de ce mortel et dédaigneux New York ».

Les Prases, Pully près Lausanne  
le 14 juillet [1919]

Cher ami,

Je voudrais bien avoir de vos nouvelles, directes et authentiques — On m'a dit que vous préparez une nouvelle saison, dans la chaleur sans doute d'un été américain, ou bien êtes-vous au bord de la mer, et vous plongez-vous tous les jours dans les flots maternels ? Mais que préparez-vous ?<sup>1</sup> Figurez vous que je me suis vu

l'autre nuit en rêve dans les coulisses, ou plutôt dans les bureaux de votre théâtre ; je vous y voyais entouré d'une troupe d'au moins 40 acteurs, — et point d'actrices, — qui avaient tous, naturellement et réellement, des têtes de masques grotesques de la comédie italienne — Je vous assure que c'était assez drôle — Vous seul, au milieu de tout cela, aviez votre tête, celle que l'image et la photographie ont popularisée, mais arrondie et pareille à une pleine lune, rougeaudé et américaine... Vous voyez que je ne vous oublie pas — Mais avec tout ça je voudrais bien avoir de vos nouvelles authentiques —

J'oubliais qu'au milieu de cette foule déconcertante je n'arrivais pas à obtenir un billet pour votre spectacle qui était de Tristan Bernard —

Pour ma part j'ai assez vivement travaillé ce printemps, avant la relâche qu'amène inévitablement la chaleur caniculaire — Il fait si beau vivre dans la lumière, les moissons, les fruits et la vendange prochaine, qu'on se contente de vivre —

J'ai composé une « pantomime parlée », sur un conte, pour laquelle Ansermet a fait un arrangement de musique américaine et autre, Rag-times et passo-dubbles — Pitoëff devait la jouer ; mais il faut de l'argent...<sup>2</sup>

Il me semble toujours que c'est la pièce que je vais écrire qui sera la belle — J'ai fait depuis que je vous ai quitté, il y a déjà près d'un an, bien des expériences et des réflexions, au milieu d'un monde qui se transforme tous les jours, et dont le spectacle est un stimulant, même si ses exigences qu'on sent paraissent parfois décourageantes — J'attends tout de même quelque chose de cette tardive maturité qui me vient lourdement chargée —

Dites moi vous-même ce que vous devenez, et recevez à travers la distance une cordiale poignée de main de votre

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Copeau débarque au Havre le 6 juillet 1919. Il rouvrira le Vieux-Colombier le 10 février 1920 avec le *Conte d'Hiver* de Shakespeare.

<sup>2</sup> *Musique de Tambour*, publié en 1919 par les Editions des Cahiers Vaudois, ne sera représenté qu'en 1956 par la troupe des Faux-Nez, lors du Festival de la Côte.

Pully, le 15 août 19

Cher ami,

Je vous remercie de votre lettre ; vos projets me font espérer vous voir ici et je m'en réjouis fort — Je compte que si vous venez en effet, vous me ferez le plaisir de loger chez moi comme jadis ; la grande chambre du haut vous attend — Nous nous rentrerons d'ailleurs peut-être avant, un de mes frères, qui est maintenant établi à Paris, m'invite à venir loger chez lui entre le 15 septembre et le 8 octobre ; dites moi si vous serez à Paris à cette époque, cela me déciderait —

J'en viens aux projets dont vous me parlez, et d'abord, cher ami, il ne faut pas songer à l'Université, qui ne patronne ici que des conférences du monde universitaire, et n'y attire aussi qu'un public universitaire. Je ne vois véritablement à Lausanne personne, je veux dire aucun groupement qui puisse lancer et appuyer une conférence comme la vôtre, si ce n'est les Cahiers Vaudois. Aussi ai-je été parler de vos projets à mes amis, et je n'ai pas besoin de vous dire que votre idée les a vivement intéressés — Dès ce point je ne suis plus dans ce qui vient que leur interprète —

Votre projet leur a paru intéressant surtout si votre conférence est suivie, comme je pense que c'est votre intention, par des représentations du Vieux-Colombier — Ils ne croient pas que sans cela il soit facile de grouper un public un peu nombreux autour de l'idée d'un théâtre qui est après tout un peu loin d'ici, la partie de notre public qui s'intéresse plus spécialement à ces choses, ayant été déjà assez informée par les échos, par les articles de la Semaine Littéraire, etc, pour qu'elle demande plutôt à voir — Il faudrait donc, de l'avis de mes amis, que votre conférence vînt peu avant, ou mieux encore, avec une tournée de votre théâtre — Les Cahiers Vaudois seraient prêts alors à faire tout leur possible pour préparer et assurer la réussite de l'entreprise, et je crois qu'ils le pourraient effectivement —

Ou bien :

lier votre conférence à une série de conférences que les Cahiers organiseraient — Ils sont (les Cahiers Vaudois) maintenant organisés de façon à pouvoir entreprendre une chose de ce genre — Ils viennent de constituer une société, ils viennent de lier partie avec une revue, La Revue Romande, qui est un organe de publicité assez important et qui va paraître dès le 15 septembre tous les quinze

jours, avec la collaboration et en somme sous la direction des Cahiers Vaudois — Je vous la ferai adresser —

Mais j'en reviens à ce que je vous disais — Mes amis pensaient donc à une série de conférences faites par ceux que nous appelons nos amis français, et qui sont précisément vos amis, à qui nous offririons aussi l'occasion d'un contact avec un public nouveau : Gide, Duhamel, Thibaudet... Votre conférence (vous me dites que vous y parleriez de vos impressions et de vos expériences d'Amérique) pourrait être la première (ou la dernière), et faisant partie d'un tout dont les parties se soutiendraient réciproquement, elle réunirait plus facilement un public plus nombreux, et au point de vue de l'organisation aussi une série est plus facile à mettre sur pieds —

La salle du Conservatoire est toute indiquée pour cela — Une conférence sur invitation n'est pas dans les habitudes d'ici, et le public ne comprendrait pas ou se défierait — Ça n'empêche pas d'ailleurs de lancer quelques invitations à des personnes bien choisies —

Les Cahiers pourraient organiser la chose pour Lausanne, Neuchâtel et Fribourg où nous avons des attaches ; pour ce qui est de Genève, vous en tous cas y avez des amis auxquels il vaudrait peut-être mieux que vous vous adressiez directement, plutôt que de faire venir l'initiative de Lausanne — Mais c'est là une chose à voir encore —

Voilà, cher ami, ce qu'ils m'ont dit, qu'en pensez-vous ? Voulez-vous parler de ce projet à vos amis ? Dites moi en tous cas quelles sont vos intentions que je ne vois pas encore bien clairement —

Il y a ici en ce moment, comme ailleurs je pense, un grand goût de spectacles, et je suis persuadé que votre théâtre y serait accueilli avec empressement — Votre idée serait-elle de faire, comme Molière, une tournée en province avant de rentrer à Paris ?<sup>1</sup>

Mille choses très amicales, et une bien cordiale poignée de main de votre

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Ni conférence personnelle de Jacques Copeau ni représentation de sa troupe ne semblent avoir eu lieu.

Les Prases, Pully, le 26 juin 22 —

Cher ami,

Votre mot amical m'a fait grand plaisir<sup>1</sup>, et m'encourage à vous parler de choses qui me tiennent fort à cœur — Je termine en ce moment une pièce sur Napoléon — En la faisant je pensais à votre scène, et je me rappelais aussi des choses que vous me disiez jadis, à propos de Coriolan, je crois — Ce sont des raisons un peu extérieures qui s'ajoutent à d'autres plus profondes, pour me faire souhaiter que vous montiez cette machine — J'avoue que je regretterais vivement que nous ne puissions pas travailler un jour ensemble, dans d'autres conditions que celles de la boîte à Fournier<sup>2</sup>, et nous montrer ensemble au public — Votre programme de la saison prochaine est-il déjà entièrement fixé ? Ce qui me fait vous écrire ainsi un peu à l'avance, c'est que je suis à la veille de prendre des décisions qui peuvent engager l'avenir — Je pourrais, à la rigueur, d'ici une quinzaine de jours, faire un saut à Paris, et vous apporter un ms. non pas encore définitif, mais suffisant pour que vous vous fassiez une idée de la chose<sup>3</sup> —

Répondez-moi sans trop tarder un mot, et croyez moi en attendant bien vôtre —

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Copeau, dans une lettre du 1<sup>er</sup> juin 1922, remerciait Chavannes de l'envoi de *Bourg-Saint-Maurice* (Georg, Genève, 1922) et ajoutait :

« J'ai de temps en temps de vos nouvelles par quelques amis communs et je ne désespère pas de vous voir un de ces jours surgir au Vieux-Colombier, comme vous m'en avez fait naguère parfois la bonne surprise. »

<sup>2</sup> Ernest Fournier, directeur de la Comédie de Genève où avaient eu lieu les représentations de *Guillaume le Fou*.

<sup>3</sup> Réponse immédiate de Copeau le 28 juin :

« Oui, en principe, les grandes lignes de mon programme de la saison prochaine sont déjà établies, mais pas d'une façon tout à fait définitive. Pour l'œuvre dont vous me parlez, le mieux serait de beaucoup que vous ayez la gentillesse de m'envoyer votre manuscrit dans l'état auquel vous aurez pu le mener d'ici à peu de temps. Je le lirai aussitôt et je vous dirai très nettement si l'œuvre m'intéresse. Il vaudrait mieux ne nous voir qu'après. En effet, je n'arrive jamais à bien prendre contact avec une œuvre en présence de son auteur. La nécessité de m'expliquer immédiatement à son sujet paralyse mon jugement. J'aimerais beaucoup mieux lire tranquillement votre pièce et vous en parler ensuite. [...] »

Les Prases, Pully, le 7 juillet 22

Cher ami,

Je vous envoie par le même courrier une copie que j'ai fait faire en hâte de mon ms. —

Vous avez bien raison de vouloir le juger en dehors de moi. Vous savez que je ne demande à votre amitié qu'une faveur : celle de me lire, et de me dire avec franchise votre sentiment —

Vous verrez que la copie a été faite sur une dictée à la sténographie ; tout cela est bien hâtif ; il faudra lier mieux beaucoup de scènes, faire aussi des ruptures plus nettes ; enfin le texte est encore terriblement squélétique ; mais tel qu'il est, je crois qu'il vous permettra un jugement —

Gardez moi cette copie ; je n'ai pas de copie en double du 3<sup>e</sup> acte, et un seul ms. surchargé de ratures —

Je vous serre cordialement la main

F. Chavannes

Les Prases, Pully, le 30 juillet 22

Mon cher Copeau,

Je vous remercie très vivement de m'avoir lu avec cette promptitude ; j'y vois une marque, à laquelle je suis très sensible, de votre amitié qui m'est restée fidèle —

Je ne doute pas que votre jugement ne soit juste dans l'ensemble, et j'ai bien peur en effet que cette histoire ne m'ait écrasé (il faut avouer qu'elle est en effet écrasante) ; je m'étais efforcé de suivre avec humilité la réalité, et c'est un piège comme un autre —

Après cela, ce n'est pas tout à fait « le conquérant » que j'ai voulu peindre, et surtout je n'ai pas voulu faire une « étude psychologique » ; mon intention était de montrer *l'Homme du Destin* en lutte précisément avec la destinée, qui lui cède d'abord et se redresse ensuite contre lui — Et non pas une destinée suprasensible, une destinée des étoiles, mais un destin fait des circonstances et des hommes, des amis comme des ennemis... Vous comprenez !

Et cette destinée, elle se marque dans mon drame par ce mouvement, je dirais presque par cette danse, auquel vous accordez quelque vie —

Mais sans doute n'ai-je pas nettement réalisé mon intention, et peut-être est ce votre lettre qui m'oblige à me préciser à moi-même ce que j'ai voulu faire — Je pense qu'après quelque temps d'éloignement je reprendrai cet ouvrage qui de toutes façons est loin d'avoir reçu sa forme définitive<sup>1</sup> —

Mais nous reparlerons de tout ça quand nous nous reverrons, bientôt j'espère — Je me réjouis de vous saisir à votre passage ici<sup>2</sup>, je ne suis pas sûr de pouvoir, comme je le voudrais, vous offrir l'hospitalité de ma maison, car je cherche à la louer ou à la vendre (le malheur des temps pesant sur moi aussi) — Tous mes projets se ressentent de cette incertitude ; mais je suis, comme vous, très persuadé que je vis trop loin des scènes et des salles de théâtre, et si je peux, je passerai l'hiver, ou une partie de l'hiver, à Paris —

Je me réjouis de vous serrer la main de nouveau et suis bien vôtre en attendant

F. Chavannes

Est ce trop vous demander que de vous prier de me faire renvoyer cette copie (unique au moins en partie) ?

---

<sup>1</sup> Ce manuscrit n'a pas été retrouvé.

<sup>2</sup> La Compagnie du Vieux-Colombier vient donner, les 22, 23 et 24 septembre 1922, trois représentations au Grand Théâtre de Genève : *La Nuit des Rois* ; *Le Misanthrope* et *La Coupe enchantée* de La Fontaine ; *La Folle Journée* d'Emile Mazaud et *Le Carrosse du Saint Sacrement* de Mérimée.

[Paris] 20. rue Scheffer  
le 2 avril 24

Cher ami,

Le coup, vous le comprenez, a été assez dur — Mais il faut croire qu'il vaut mieux que la chose soit remise, et qu'elle n'en sera, plus tard, que plus parfaitement réalisée — Plus d'une fois déjà, dans ma vie, cela a été ainsi<sup>1</sup> — En tous cas je m'appuie sur votre parole, et je compte fermement que vous me ferez passer dans l'un des premiers spectacles de votre saison prochaine —

Je suis en train d'achever dans ce moment une pièce en 3 actes, que vous me permettrez de vous envoyer, quand elle sera au point (dans deux mois, je pense) — Si elle vous plaisait, et que vous le jugiez convenable, ce serait pour moi une entrée de jeu plus intéressante que *Vendanges*<sup>2</sup> —

Sans doute vais-je m'absenter pendant quelques jours, étant assez fatigué ; je rentrerai à Paris pour y passer encore 2 ou 3 semaines — Je serai heureux de vous voir alors un peu tranquillement, si possible, et de causer avec vous de vos projets et des miens —

Bien amicalement à vous —

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Chavannes écrivait à Copeau le 16 février 1924 : « Ne craignez pas, cher ami, de me détacher de votre théâtre par un jugement franc sur les œuvres que je vous ai soumises ; mais ne prenez pas le parti, bien plus redoutable, de différer trop longtemps une décision ; je serais obligé de vous reprendre mes manuscrits. »

Ces manuscrits n'ont pas été conservés.

<sup>2</sup> *Vendanges ! Vendanges !* sera joué par les Bellettriens de Lausanne les 12 et 14 décembre 1928.

Ajaccio, hôtel de France  
le 5 juillet [1924]

Mon cher ami,

Je vous renvoie par le même courrier les 2 vol. d'Euripide que vous avez eu l'obligeance de me prêter, et dont j'ai fait ma nourriture (intermittente) durant ces 2 mois — Ils m'ont inspiré l'idée d'une pièce, d'ailleurs bien différente, au moins extérieurement, à laquelle je travaille —

Je continue à trouver ce pays très beau, très grec, c'est-à-dire à la fois méridional et sobre, ce qui n'est pas italien, du moins pas romain, avec un caractère de sauvagerie grandiose qui ne devait pas manquer à certaines régions de la Grèce antique —

Voici venir vos vacances, je suppose ; je souhaite qu'elles vous apportent un vrai repos — Quand vous aurez lu le *Grand Homme*, dites moi d'un mot si vous pensez que vous pourrez en faire un spectacle<sup>1</sup> —

Pour le moment je reste à la même adresse ; je vous avertirai quand je déplacerai mon domicile errant —

Mille choses amicales de votre

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> Manuscrit aujourd'hui perdu.

7 — rue de Solférino — Paris VII<sup>e</sup>  
le 22 juillet 31

Cher ami,

En m'envoyant, sous la forme de ce joli livre, le texte de vos deux conférences, vous renouvez et vous perpétuez en moi l'émotion que j'avais ressentie en les écoutant —

Je partage si facilement les sentiments que vous y exprimez<sup>1</sup> —

Tempi passati I comme disait Napoléon — Mais je ne puis croire que tout cela soit fini — Et ma consolation — ou mon réconfort plus tôt, c'est que vous ne le croyez pas non plus —

Mon amitié aussi vous reste fidèle —

cordialement à vous —

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> *Souvenirs du Vieux-Colombier* (Nouvelles Editions latines, Paris, 1931) : texte de deux conférences prononcées par Jacques Copeau au Théâtre du Vieux-Colombier les 10 et 15 janvier 1931 en guise de « prologue à la première saison dramatique de la *Compagnie des Quinze* ». Copeau écrit :

« Sous le signe rajeuni des colombes, un rassemblement nouveau s'est formé. Ceux d'entre vous qui nous connaissent bien retrouveront demain, parmi les débuteants de cette troupe, plusieurs visages éclairés de la lumière du passé. Ils sont des témoins de fidélité, et des garants de continuité, dans le sens de la vie » (pp. 16-18).

Cherchant à mesurer exactement « cette part d'échec qu'il y a dans toute œuvre », Copeau formulait des « idées » qui avaient longtemps soutenu l'espoir de Chavannes mais auxquelles il avait fini par ne plus pouvoir croire : « Je dis : j'ai voulu apporter quelque chose au théâtre ; pour cela, j'ai pris toutes les voies qui m'ont semblé bonnes ; ai-je pris la meilleure ? pas encore. Mais je continue de la chercher ! Je dis : voilà ce que j'avais conçu et qui, aujourd'hui encore, me semble digne qu'on s'y attache ; l'ai-je pleinement réalisé ? Non. Il s'en faut de beaucoup. Mais je ne dis pas que je n'en aie rien réalisé, ni surtout que cela soit irréalisable. [...] (Une nouvelle étape) s'ouvre pour moi, dans laquelle je ne désespère pas de me montrer plus éclairé, plus fort, mieux armé contre les défis et les dénis de la vie moderne » (pp. 112-113).

*Fernand Chavannes à Léon Chancerel*

[Paris, juillet 1929]

lundi

Cher ami,

Grosse nouvelle, touchant le dernier acte<sup>1</sup> — Vous savez comme j'étais inquiet de ce dénouement, sentant qu'on risquait tout là-dessus, qu'on allait le voir « emboiter »<sup>2</sup>... *C'est que je n'étais pas sûr* — — 1<sup>er</sup> coup : Marc, qui le lit, n'en est pas content, me dit : pourquoi faites-vous mourir Jeanne ? —

Second coup : Pitoëff (je les avais invités à dîner tous deux) s'insurge contre ces changements, déclare qu'il préfère de beaucoup la première version, appuie cela des considérations tirées de son rôle en partie, évidemment (mais son rôle n'est-il pas la moitié de la pièce ?), mais aussi de l'ensemble ; Jeanne est ce qui demeure, on ne comprendra pas... On ne s'intéresse pas à Mona, la pièce c'est le duel entre Jeanne et Valançay (rappelez-vous ce que nous disions), il faut laisser tomber les personnages secondaires, sortie de Mona impossible à réaliser à la scène, etc... Je nous ai défendus ; mais après j'ai relu, et je crois qu'ils ont raison — Le premier texte est plus fort, le second est artificiel... J'ai été très frappé de cette constatation... Vous comprenez : c'est une autre pièce, non plus magique, — mystique ! Alors il faut l'orienter de ce côté dès le début, alors il faut tout refaire !<sup>3</sup> — Je me suis décidé, désolé de ne vous avoir pas là, sous la main (mais il faut aller vite, Pitoëff part, et déjà trépidant...) à retailler l'acte, en me basant sur la version précédente... Ça a tout de suite très bien marché — Il a beaucoup plus d'allure que dans la 1<sup>re</sup> rédaction, a bénéficié du travail ; ce ne sont plus des morceaux, une longue et belle ligne — des vagues, un crescendo... Porté ça ce matin à Pitoëff, qui a été enchanté — Il dit qu'il mènera ça un train d'enfer...<sup>4</sup> Je crois qu'ainsi nous pouvons être à peu près sûrs, je me sens tranquillisé — Que voulez-vous ? Le

vin est tiré (je veux dire : le sujet est donné, traité dès le début par la discussion), il faut le boire ! — A une autre pièce, autre chose — et mieux ! —

Pitoëff est très content des modifications de la scène de Roux, du début, de la scène avec Délie... Je vous en reporte tout l'honneur — Je courrai demain dès l'aube chez Compère, faire retaper ces dernières pages<sup>5</sup> — Pitoëff grille d'avoir des textes. (Celui que retient Copeau me gêne bien) — Cependant j'en garderai un pour nous, que je vous enverrai, mercredi je pense — Vous verrez !...

La distribution — Je me suis encore bcp défendu d'accepter Vermeil, jusqu'à faire dire à Pitoëff : « Alors on ne jouera pas la pièce ! » — que voulez vous faire de plus ? — Il dit avoir un acteur, nouvellement engagé, pour Savignac — Il a l'idée, que je ne trouve pas trop mauvaise, de faire jouer Roux par [Gautier] — Carp. est de plus en plus ivrogne et impossible, paraît-il<sup>6</sup> —

Nous sommes d'accord sur la façon de comprendre le décor, et sur les grandes lignes de la mise en scène —

Voilà, cher ami, bien des nouvelles en peu de mots — Mais je suis moi-même, fatigué, lassé, impatient de filer — Je pense le faire mercredi soir — Ecrivez à *Féchy, Vaud, Suisse* —

Répétitions dès le 1<sup>er</sup> septembre — Ah ! à propos. Envoyez une note d'auteur à *Comédia* — A peu près : « *Magie* » pièce etc... sera jouée peu après la rentrée au Théâtre des Arts par M. Pitoëff et sa compagnie » — Pour assurer le titre —

Votre lettre reçue ce matin m'a fait grand plaisir — [...]

Je reste bien amicalement vôtre<sup>7</sup> —

F — C —

Pitoëff part jeudi —

---

<sup>1</sup> Lors d'une interview parue dans *Le Soir* (17 octobre 1929), F. Chavannes et L. Chancerel avaient résumé *Magie* : « Notre pièce est un champ de bataille sur lequel se mesurent deux adversaires bien différents : l'un est un homme jeune, Valançay, qui entre dans la vie avec confiance et courage, mais il se heurte aussitôt aux grandes puissances modernes dont la principale est la puissance d'argent. L'autre, un grand financier, Jobson, est un véritable homme d'argent — qui croit en la *magie de l'argent*. » Deux images féminines leur correspondent : l'une, Délie, représente l'amour factice ; l'autre, Jeanne, domine l'action par sa simplicité courageuse, son abnégation et sa fidélité, elle s'oppose par là aux maléfices de l'argent.

Au cours des deux derniers tableaux qui se passent dans le bureau de Valançay devenu sous-secrétaire d'Etat, le héros se libère de l'emprise du financier en l'affrontant directement : il refuse d'effectuer les tractations financières qui ten-

draient à mettre l'industrie de son pays sous le contrôle d'un puissant consortium de banquiers internationaux. Il se sépare de la belle Délie et retrouve Jeanne dont la force morale l'a aidé à rompre le cercle fatal.

<sup>2</sup> Huer, siffler. Dans l'une de ses Lettres de Paris, Chavannes écrit : « [...] J'ai même assisté ce soir-là pour la première fois de ma vie au spectacle assez pénible du public « emboîtant » les acteurs, comme on dit dans l'atroce argot des planches » (*Aujourd'hui*, 27 mars 1930).

<sup>3</sup> Ludmilla Pitoëff, qui interprétait le personnage de Jeanne, renonça la veille de la première à tenir son rôle. La figure centrale se réduisit à n'être qu'une présence spirituelle dont chaque spectateur pouvait imaginer les traits « selon son idéal secret », et la pièce devint ce que Chavannes ne voulait pas qu'elle fût : symbolique, voire mystique. « On pense, écrit Lucien Dubech dans *l'Action française* du 25 octobre 1929, que l'erreur des deux auteurs a été surtout de rester indécis entre le réel et le symbole poétique. »

<sup>4</sup> Lucien Descaves, dans sa critique parue dans *L'Intransigeant* du 18 octobre 1929, relève que « le sixième et dernier tableau a le souffle du large et un mâle accent. Il concentre l'intérêt qui, jusque là, s'éparpillait un peu. [...] La scène finale de la libération de Faust est bien menée. »

<sup>5</sup> Le copiste.

<sup>6</sup> Henry Vermeil, qui fit partie de la troupe du Vieux-Colombier, sera le héros de la pièce, Valançay. Un Henry Gaultier — la lecture est ici douteuse — jouait à cette époque dans la troupe Pitoëff ; quant à Carp. nous ignorons quel est son nom, — Carpentier peut-être. Comme les programmes de *Magie* ont été perdus, nous ne savons pas si ces deux acteurs ont été définitivement retenus.

<sup>7</sup> Les lettres de Fernand Chavannes à Léon Chancerel nous ont été aimablement communiquées par Mme Y. Chancerel. Les passages ayant trait à la vie privée de Chancerel ont été volontairement écartés.

Féchy (Vaud), Suisse  
le 23 juillet [1929]

Cher ami,

J'ai bien reçu votre gentille lettre — Je vous en remercie, et m'excuse de vous répondre avec deux jours de retard —

Je suis d'une paresse inimaginable, et n'ai fait depuis que je suis ici qu'un « quadro » ! C'est pourquoi j'ai de la peine à comprendre que vous vous soyez remis au travail [...]

Je suis heureux que vous acceptiez ce texte définitif — Bien que comme vous je regrette un peu le précédent, je me sens rassuré par celui-ci, et je crois que nous pouvons là dessus attendre sans trop de crainte les événements, ce qui n'eût pas été le cas avec les malheurs de Jeanne et de Mona —

Je sais bien qu'il y a encore quelques taupinières — Il suffira de mettre le pied dessus pour les écraser — (Jobson dit au moins trois fois : Voulez-vous être grand ? C'est bcp.) L'important, c'était le mouvement à rétablir, et il fallait faire vite — C'est pourquoi j'ai pris sur moi de le faire —

— — Ah ! j'ai pris l'inscription à la rue Ballu. Tout est en règle — Je leur ai laissé la copie du ms. de Copeau —

La copie que vous avez, il faudra un peu plus tard la retourner à Compère, pour qu'il puisse copier *les rôles* tranquillement avant le 1<sup>er</sup> septembre — Il faut qu'il les copie *par scènes*, et non pas simplement « avec les répliques » — Ils savent ce que ça veut dire, et c'est entendu avec eux, mais il sera bon de le leur répéter —

Les quatre cahiers qu'a Pitoëff serviront à Jobson, Valançay, Savignac et Raunier — Il faut donc copier *les autres rôles* —

Oui, qu'avons-nous dit à propos du décor ? Je ne me souviens pas trop bien — Sinon que Pitoëff veut donner au décor de la 1<sup>re</sup> sc. de chaque partie un petit caractère vieille France, ce que je trouve juste, et lui opposer dans les autres scènes un décor très moderne : tables en verre, sièges en acier etc, fonds très nus —

Il voit tt ça sous une forme assez synthétique — Je me suis déclaré d'accord sur le principe, mais je ne suis pas arrivé à lui faire préciser le mode d'exécution et j'avoue que tandis qu'il me parlait, je ne voyais pas... Il faudra reprendre toute la question au point de vue pratique et d'exécution<sup>1</sup>...

J'avais lancé un pneu à M. Gabriel ; on me répond de Chez Viacroze qu'il est absent<sup>2</sup>. A septembre ! —

Au revoir, cher ami, faites vous du bien — Ne travaillez pas trop — Revenez plein de force et de feu pour ces répétitions, qui exigeront de nous autant de maîtrise de nous-mêmes que de travail. Je connais ça...

Donc reposez vous, et détendez vos nerfs. Je fais de même...

Mes compliments à votre femme —

Et bien vôtre —

F. Chavannes

---

<sup>1</sup> « Il me semble, écrit Pitoëff dans des notes sur le théâtre, que le maître absolu dans l'art scénique, c'est le metteur en scène. [...] Lorsque (la pièce écrite) arrive sur le plateau, la mission de l'écrivain est terminée, c'est par un autre que la pièce se transformera en spectacle. Je ne diminue pas la place de l'auteur, je défends seulement l'indépendance absolue de l'art scénique » (in *Notre Théâtre*, Messages, Paris, 1949, p. 8).

<sup>2</sup> René Gabriel, décorateur chez Viacroze, ami de Léon Chancerel qui eût vivement souhaité lui confier la décoration de *Magie*.

h. Mont-Collon, Arolla (Valais)  
le 8 août [1929]

Cher ami,

Vous devez trouver que je suis un bien mauvais correspondant... Et c'est vrai... Mais il est vrai aussi que me voici monté à 2000 m d'altitude, et que la rage de grimper m'a repris dès les premiers jours — Il a fallu pour me calmer, que je monte à 2 cols et que j'aborde 2 glaciers... Voilà le calme revenu, après un bon lombago qui m'a pincé pendant deux jours — J'avais pris un peu froid, et le vieux rhumatisme tient à affirmer ses droits... Au milieu de tout ça je vous avoue que je n'ai point du tout pensé à Magie — Mais plus d'une fois à vous, me demandant ce que vous penseriez d'un tel pays, et me disant que ça m'amuserait de vous initier aux petits secrets de la marche en montagne — Temps variable malheureusement, orageux, chaud et froid tour à tour — L'autre jour nous nous sommes réveillés par une lumière aveuglante sur la neige fraîche tombée sur les rochers qui nous entourent et jusque tt près de nous... Elle fond, elle retombe, les nuages mènent une chasse désordonnée sur les cimes et les arêtes — Tout cela me plaît assez, et ranime mon vieux sang montagnard... <sup>1</sup>

Mais en voilà assez sur des choses qui ne vous intéressent guère — J'ai bien reçu votre amicale et longue lettre — J'ai encore plus peur que vous des surprises que nous réserve cette mise en scène, et je sais bien pourquoi — Mais que voulez-vous ? Nous avons pris notre parti... Et il nous faut bien aussi prendre notre parti de ce dénouement ; qui fait seul vraiment corps avec la pièce ; l'autre n'était que *greffé* — Ainsi nous ne courrons qu'une chance totale, autrement nous en courrions deux, et la seconde pouvait ruiner la première —

Oui, je vous le répète, mes craintes au sujet du décor, de la mise en scène, des acteurs, égalent si elles ne dépassent pas les vôtres — Il nous faudra être là, je veux dire à Paris, dès la première heure, pour tâcher de crocher Pitoëff, pendant qu'il sera encore temps — Etre là tous les deux — Je compte sur vous pour m'avertir, par téléphone s'il faut, comme je vous avertirai, si je reçois quelque avis — Adressez toujours à Féchy (Vaud) — c'est le plus sûr — [...]

Je n'ai pas été sans penser à une nouvelle chose — [...] Je vous serre la main bien cordialement — Quid de Copeau ? —

F. Chavannes

<sup>1</sup> La montagne hante l'œuvre de Chavannes, du *Journal à Guillaume le Fou* et à *Bourg-Saint-Maurice*, en passant par *Bonheur de mourir* ; elle est le principal sujet des nouvelles qu'il donne à *Aujourd'hui*. Dans « *Montagne* » (publiée dans le numéro du 6 mars 1930) Chavannes explique ainsi le montagnard :

« Ceux qui sont venus ici les premiers, ils fuyaient. A la bataille contre les hommes, ils ont préféré le combat avec les puissances secrètes de la nature et les dangers qu'on affronte seul.

» Des effrayés, des timides, des solitaires, des aventuriers, des conquérants, des chasseurs. Ce sont les mêmes.

» Nous avons leur sang dans nos veines.

[...]

» Il y a celui qui va seul, et qui monte, qui va où il n'y a point de chemin, qui invente son chemin. C'est une lutte aussi. Contre le rocher qui n'est pas solide, contre l'herbe qui glisse, contre la glace, contre les terreurs, contre les décommunications. Il monte ; il sent la chaleur de son sang qui augmente, il sent sa poitrine qui s'élargit et son cœur qui bat plus fort. Il va seul, il monte ; il a tout à sauver, et son âme avec le reste. »

Dans son article d'hommage à Fernand Chavannes, paru dans *Vie* en novembre 1936, Ramuz évoque la figure de son ami, notant entre autres traits :

« [...] en ces dernières années, son dos s'était un peu voûté, mais de face il avait gardé sa même allure, ainsi qu'un pas singulièrement grand et ferme, qui contrastait avec sa taille : c'était le pas du montagnard. Il avait toujours été un grand coureur de montagnes, ayant même pour ses débuts chassé assidûment le chamois dans les Alpes valaisannes qu'il affectionnait particulièrement. La dernière fois que je l'ai vu, en automne 35, quelques mois avant sa fin, il redescendait de Zermatt où il avait fait un long séjour. Seulement il m'avait dit alors : « C'est peut-être la dernière fois. » Et, comme je lui demandais pourquoi, il avait porté la main à son côté gauche, sans rien ajouter. »

**Hôtel du val Ferret**  
**La Fouly par Orsières**  
**(Valais)**

le 21 août [1929]

Cher ami,

J'ai bien reçu votre gentille lettre du « bar de l'Océan » — Avez-vous reçu celle que dans le même temps je vous adressais à Tréboul ? — [...] — Rien de très nouveau d'ailleurs à vous dire — Je suis descendu de la montagne et j'y suis remonté, ailleurs comme vous voyez par la suscription — Mais j'y ai trouvé de nouveau le brouillard et la pluie — Quel temps nous envoyiez-vous donc de l'océan ? Vous qui en occupez le bar, vous devez en être plus ou moins le maître — Merci, cher ami, de vos bonnes pensées ; [...] Je me réjouis, après toutes ces déconvenues, de vous retrouver sur

le sol plus calme de Paris — Sans doute n'avez-vous rien de Pitoëff, non plus que moi — Je compte que vous m'avertirez du premier signal — En tous cas je compte être rue de Solférino le 1<sup>er</sup> septembre — Je médite toujours, — mais dans un vague qui correspond à ce brouillard cotonneux, — une pièce nouvelle — Mais il faudra d'abord passer par les fourches caudines de l'ancienne — Nous l'avons voulu !... J'ai hâte d'ailleurs de retrouver des choses qui aient au moins un certain caractère de nécessité — Les vacances fantaisistes en manquent par trop — Réussies, elles ne l'auront été que pour une petite part — Ainsi en va-t-il des choses de la fantaisie — [...] Que de noms, que de lieux s'annexent les bars à notre époque ! — Mode, snobisme, bluff, voilà bien notre temps — Paris, le centre de toutes ces manies, est encore, je crois, le lieu de la terre où on y échappe le mieux — [...]

Et à vous, cher ami, j'envoie d'affectueuses pensées et le souhait de vous retrouver bientôt actif et combattant — votre

F — C —

[Paris] le 3 sept [1929]

Cher ami,

Je suis rentré, je viens d'avoir un long téléphone avec Pitoëff, qui répète à force la pièce d'O'Neill — Il passe le 16<sup>1</sup> — Mais il a hâte de mettre la nôtre en train. Elle passera donc en second, entre le 1<sup>er</sup> oct et le 1<sup>er</sup> nov prob., suivant le succès, ou l'échec de la première —

Il faut que vous soyiez *là jeudi*, vendredi au plus tard — Une des premières choses à faire est de vous mettre en communication avec Boverio, et de savoir ce qui en est de lui<sup>2</sup> — Vous pourrez faire travailler des acteurs, etc, etc —

[...]

Je vous attends donc *jeudi*, ou vendredi —

Amitiés —

F — C —

---

<sup>1</sup> La pièce d'O'Neill, *Le Singe velu*, dans laquelle Pitoëff joue le rôle de Yank, est représentée à partir du 21 septembre 1929 et jusqu'à *Magie* qui est jouée pour la première fois le 17 octobre. Lui succède, à partir du 24 octobre déjà, une reprise de *Mixture* de Lenormand.

<sup>2</sup> Auguste Boverio, l'un des Copiaus, ne tient qu'un petit rôle mais où, comme l'annonce Chancerel, « il déploie son grand et sûr talent ».